Document généré le 23 avr. 2024 12:39

Québec français

Nouveautés

Numéro 88, hiver 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/44562ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

(1993). Nouveautés. *Québec français*, (88), 11–29.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

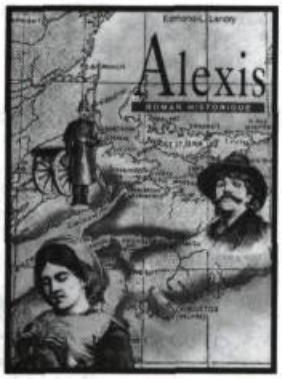
https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

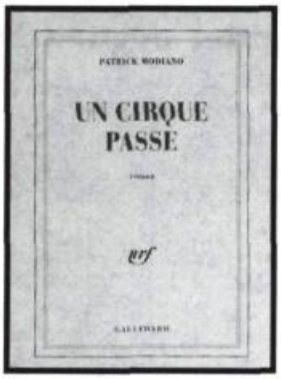
Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

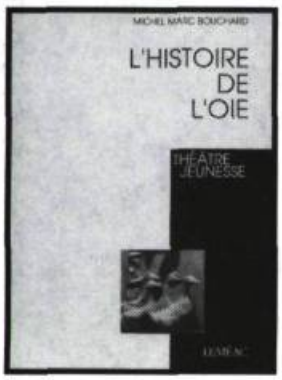
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

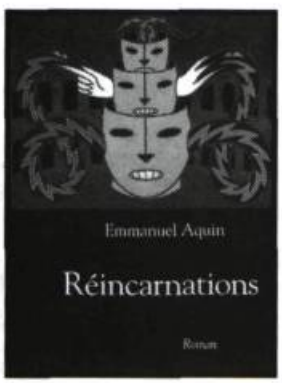
https://www.erudit.org/fr/

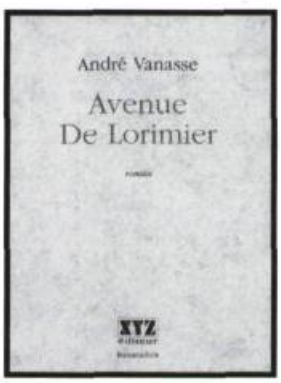
NOUVEAUTÉS

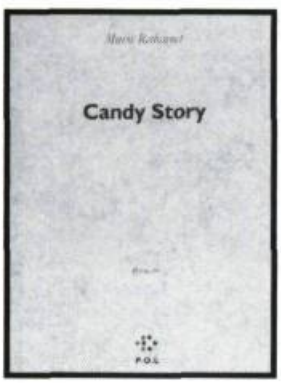












INDEX des NOUVEAUTÉS

Emmanuel Aquin
Lucien Bouchard
Michel Marc Bouchard
Réjane Bougé
David Cantin
Roch Carrier
Louise Champagne
Louis Daubier
Oriana Fallaci
Pierre Filion
J. Gagnon
Yolande Grisé et Jeanne d'Arc Lortie
Simon Harel, sous la direction de Alexandre Jardin
Lucile Jérôme et Jean-Pierre Wilhelmy
Pierre Karch
Edmond-L. Landry
Louis Lefebvre
Josée Legault
Clarice Lispector
Jean Marcel
Jacques Maurais, sous la direction de Patrick Modiano
Lucien Morin et Louis Brunet
Francine Noël
Hubert Nyssen
Jean O'Neil
Fernand Ouellet et Michel Pagé
Pierre Ouellet
Hélène Pedneault
Michel Pleau
Marie Redonnet
Antonio Risco
Louise Simard
André Smith, sous la direction de Michel Tremblay
André Vanasse

par auteurs(e)s

NOUVEAUTÉS

ACTES DE COLLOQUE

Claude Meunier, dramaturge

Sous la direction d'André SMITH
VLB éditeur, Montréal, 1992, 138 p.

L'impact de l'œuvre de Claude Meunier sur la société québécoise est prodigieux :

Broue, dont il est coauteur, est au second rang du palmarès de notre dramaturgie et on ne peut, bien sûr, passer outre au succès de Ding et Dong. Qui n'a jamais lancé un « Quinstoé ! » ou un « Terrible, terrible, terrible ! » ?

Cette réussite repose essentiellement sur son activité d'écrivain. En septembre 1990, l'École française d'été de l'université McGill a organisé un colloque, « Claude Meunier : texte et représentation », dont les actes sont colligés dans *Claude Meunier, dramaturge*. On y retrouve, d'une part, des témoignages, trop souvent anecdotiques, de ses collaborateurs, entre autres ceux de l'auteur et metteur en scène Louis Saia et du comédien Serge Thériault (Ding). D'autre part, des critiques et des universitaires présentent leur lecture brisant ainsi (enfin !) le silence de l'institution littéraire sur ce phénomène de culture populaire. Ils nous montrent que la production et l'humour de Meunier questionnent nos mœurs, sinon notre existence. L'ironie d'*Appelez-moi Stéphane* cache bien le drame de ces comédiens amateurs qui confondent la vie et le théâtre, le vrai et le faux. Le regard omniprésent de l'Autre auquel il faut se conformer mène, comme dans *les Voisins*, à la perte de son authenticité. Mais une lueur d'espoir vient de *Broue* dont le carnavalesque rabelaisien permet la permutation du sacré et du profane, facilite l'attaque des institutions qui se croient éternelles et transforme les *loosers* en *winners* .

En définitive, malgré son contenu inégal, ce recueil peut être perçu comme les premiers pas vers des études méritées et plus complètes.

Louis FISET

BIOGRAPHIE

À visage découvert

Lucien BOUCHARD
Boréal, Montréal, 1992, 377 p.

« La porte claqua derrière moi. La nuit était tombée. » Ainsi commence le livre autobiographique de Lucien Bouchard qui vient de quitter son poste de ministre à Ottawa pour des raisons de principes. Plutôt que d'avoir constamment à s'expliquer, le chef du Bloc québécois choisit l'écriture comme illustration du cheminement d'un Québécois, homme de sa génération. Il pourra toujours y renvoyer un Mulroney qui se plaint d'avoir été trahi ou un Pierre Blais qui se vante d'être resté fidèle à son chef (et à sa limousine ?).

Le récit de Bouchard se lit bien, élégant dans son écriture — n'est-il pas un fan de Proust ? —. On pourrait le rapprocher à certains égards de *Sous le soleil de la pitié* de son compatriote Jean-Paul Desbiens ; naissance dans le Royaume aux gens fiers, découverte de la ville par Québec, découverte de la vie de l'esprit, choix de la carrière d'avocat et retour en région, implication dans la vie politique : du camp du oui de 1980 au « beau risque ».

Lucien Bouchard est un acteur de ce beau risque qui emprunte la porte étroite de Meech : il écrit même ce discours où Mulroney propose au Québec de regagner le giron de la mère-Canada (l'amer Canada ?) « dans l'honneur et l'enthousiasme ». Entre temps, Bouchard qui a été embassadeur du Canada à Paris accepte de porter les couleurs conservatrices au Lac Saint-Jean et de participer à la nouvelle aventure canadienne comme ministre et comme lieutenant du parti progressiste-conservateur au Québec. L'autobiographie, qui a son côté témoignage d'époque, tient le lecteur en suspens qui se demande si l'auteur tiendra plus à ses idées et convictions qu'à son poste, quand l'épopée languissante de Meech s'engage dans les dédales de la compromission. Un livre qui nous montre un homme politique sensible, solidaire des siens à la croisée des chemins parce qu'il se souvient de la fierté de son père. Un homme politique dont la franchise est la plus belle arme.

André GAULIN

DICTIONNAIRE

Petit Larousse illustré 1993

Le *Petit Larousse illustré* est devenu un ouvrage très attrayant depuis qu'il a fait peau neuve l'an dernier. Les 3 600 illustrations sont toutes en couleurs. Les dessins, les croquis, les photos et les cartes gagnent ainsi en précision. Le moindre détail est mis en relief et aide à la compréhension. Pour en être convaincu il suffit de voir le schéma de traitement de l'eau, à la page 621 ou celui de l'exploitation du pétrole, à la page 772. L'éditeur a réussi à produire un dictionnaire agréable à consulter, qui flatte le regard et donne beaucoup de plaisir à qui le feuillette.

L'un des titres de gloire du *Petit Larousse* est d'être ouvert à tout ce qui est nouveau. Le slogan de 1989 affirmait même qu'il était « le dictionnaire le plus ouvert à la nouveauté ». Cette année-là, pour accueillir 6 000 noms communs et 1 500 noms propres qu'il n'avait pas encore répertoriés, il avait dû changer de format, s'allongeant un peu, et diminuer la taille des caractères typographiques. L'ouvrage comprenait alors 58 000 entrées consacrées aux noms communs et 25 500 aux noms propres. Cela faisait un total de 83 500 articles.

C'était une refonte importante. Elle ne l'était pas autant que celle de 1948 avec 12 000 acceptions nouvelles et de nombreuses disparitions de mots désuets, mais elle était plus forte que celle de 1959 qui avait connu l'ajout de 3 000 mots.

Depuis 1989, 700 noms communs se sont ajoutés. L'éditeur profite des rééditions annuelles pour mettre à jour sa nomenclature au rythme d'environ 150 mots par année dans la partie des noms communs. Dans la partie des noms propres, il tient compte de l'évolution de l'actualité. C'est ainsi que l'on trouve une entrée pour le sigle CEI, glosé par « communautés d'états indépendants » et qu'à cette dernière adresse on a la liste des onze anciennes républiques de l'URSS qui en font partie. De plus, à l'article « URSS », le dernier paragraphe est consacré à la dissolution de l'Union soviétique, tandis qu'à « Yougoslavie » on mentionne les événements de février 1992. Il est difficile pour un dictionnaire d'être plus à jour.

Mais les mises à jour engendrent parfois des situations bizarres. L'adjectif

NOUVEAUTÉS

« antiengin » (synonyme de antimissile) qui avait fait son entrée en 1967 ou 1968, disparaît dans les années quatre-vingt et refait son entrée en 1989 avec la mention «vieilli». Le nom « éclanche », un terme de boucherie qui désigne l'épaule de mouton, était encore présent en 1959. Il est absent de l'édition de 1966 et il réapparaît, toujours en 1989, avec la mention « Vx » pour « vieux », mention qui s'applique à « un mot qui n'est plus compris ni employé sauf dans une intention délibérée d'archaïsme. »

Curieux destin que celui de ces mots qui disparaissent de la nomenclature un certain temps et qui réapparaissent subitement pour entamer une carrière de morts vivants! Ces péripéties n'épargnent pas les canadianismes. L'édition de 1989 avait fait la part belle aux mots de la francophonie. Cent cinquante entrées étaient consacrées au vocabulaire canadien. « Beignerie », « bombe » (bouilloire), « buandier » (blanchisseur) et « gaufrerie » étaient répertoriés pour la première fois. Iis sont absents de l'édition 1993.

La suppression de « bombe » est justifiée car le mot n'est pas employé partout. C'est un régionalisme à l'intérieur du Québec. Quant à « gaufrerie » et « buandier », on pourrait à la rigueur concéder qu'ils ne sont pas très fréquents; mais quelle raison alléguer pour la disparition de « beignerie » ?

Les modifications ne sont pas toujours sans fondement. « Capoter » était entré en 1989 sans marque d'usage. Le mot est maintenant qualifié de familier. Pour sa part « vivoir » est désormais considéré comme vieilli. « Budgéter », introduit en 1989, était suivi des mentions « Canada » « Afrique ». Quatre ans plus tard, le lexicographe considère que le mot fait partie du français général et les marques géographiques sont supprimées. Voilà la preuve qu'il n'est pas toujours facile de tracer la frontière entre vocabulaire général et vocabulaires régionaux.

D'après ce que dit l'éditeur dans la présentation de l'équipe rédactionnelle, à la page 6, « les québécismes ont été traités en fonction des recommandations de l'Office de la langue française du Gouvernement du Québec ». C'est une affirmation qu'il faut prendre avec un grain de sel car huile de chauffage figure en toutes lettres depuis 1989 alors que la Gazette officielle a publié le 25 août 1979 un avis de normalisation concernant le mot mazout dans lequel il est dit que ce mot «est improprement désigné au Québec par les expressions huile à chauffage ; huile à fournaise ; huile de chauffage ; huile de fournaise.»

Pataugeant toujours dans le même liquide, on apprend à *fuel* que cette graphie est un anglicisme déconseillé et qu'il convient de l'écrire « fioul ». Pourtant, à la page 620, sur un dessin indiquant la « nomenclature des parties ou éléments pouvant constituer une maison individuelle » on lit cuve à fuel. Peut-on exiger d'un dictionnaire qu'il respecte ses propres consignes ?

Mais s'il y a parfois contradiction, incohérence ou omission et qu'il est relativement aisé de le mettre en évidence, on ne peut nier que le *Petit Larousse illustré* est un outil absolument indispensable, bien conçu et réalisé avec beaucoup de soin, même si les personnes qui enseignent doivent consulter d'autres ouvrages pour obtenir une description plus précise du vocabulaire utilisé au Québec.

JEAN-PIERRE JOUSSELIN

ESSAIS

L'invention d'une minorité/ les anglo-québécois

Josée LEGAULT
Boréal, Montréal, 1992, 282 p.

Voilà un livre éclairant que tous les Québécois ont intérêt à lire, surtout pour mieux pondérer nos jugements respectifs entre francophones et anglophones du Québec. C'est un livre documenté, qui définit bien son approche à partir de l'analyse du discours des Anglo-Québécois, le discours public de groupes qui prétendent représenter les leurs avec ses interférences sur les discours privés anglophones et la perception qu'en ont aussi les francophones.

Pour l'auteure, le discours tient toujours prisonnier de manières réciproques de voir parce qu'il appartient à la fois à la représentation que l'on se fait des choses et à leur mise en situation sociale. De son point de vue, la minorisation des Anglo-Québécois est une invention rhétorique, la question étant de savoir qui perçoit qui et comment. Il y aurait donc à la base de ce discours sur les anglophones du Québec par des anglophones du Québec une lutte de pouvoir qui pose le problème de rattachement à une entité politique précise. La minorité anglophone serait ainsi une invention utile dans la lutte des pouvoirs réciproques et impliquerait de la part de certains porte-paroles dits officiels une manière de voir coloniale.

Par ailleurs, bien entendu, les francophones devraient comprendre que le discours anglophone officiel véhiculé n'est pas forcément représentatif de l'anglophone de la rue. De sorte que le livre de Josée Legault arrive à point pour que, dans la construction du Québec nouveau, la question du sentiment d'appartenance soit prise en compte dans les rapports qui confrontent (et unissent) les Québécois des deux langues. Le discours officiel fonde en partie une perception de rejet qu'ont certains anglophones : la négation du fait ne suffirait pas à harmoniser nos rapports. il faut engager un véritable dialogue.

ANDRÉ GAULIN.

Philosophie de l'éducation, t.1 : les sciences de l'éducation

Lucien MORIN et Louis BRUNET, Sainte-Foy et Bruxelles, les Presses de l'Université Laval et De Boeck-Wesmael, 1992, 327 p.

Philosophie de l'éducation de Lucien Morin et de Louis Brunet est un ouvrage complexe et ambitieux qui se comprendra mieux à la lecture du second tome qui portera sur la *Formation fondamentale*. Pour le moment, nous disposons du premier tome qui porte sur *Les Sciences de l'éducation*.

Ce premier tome s'articule en quatre chapitres. Le premier, « Qu'est-ce que l'éducation ? » (p. 11-43), s'organise principalement en deux temps : l'étymologie et les finalités; il cherche à définir et à distinguer les notions d'éducation, d'enseignement, d'instruction et de pédagogie. On retiendra qu'il n'y a pas d'éducation sans fins et que, si l'on reconnaît qu'il y a deux grandes catégories de fins, spirituelles et corporelles, on dira que l'être humain a besoin d'éducation intellectuelle, d'éducation morale et d'éducation physique. Le deuxième chapitre, « Qu'est-ce que la science ? » (p. 45-111), s'interroge sur la nature de la science, en la distinguant notamment de la connaissance d'expérience et de l'art. On y trouvera d'intéressantes distinctions entre science théorique et science pratique. Le troisième chapitre, quoique intitulé « Qu'est-ce que la science expérimentale ? » (p.113-168), tout en définissant la science expérimentale (principalement la physique et la

NOUVEAUTÉS

psychologie), cherche surtout à montrer que la philosophie et aussi « quoiqu'en un sens différent, une science » (p. 168).

Le quatrième chapitre aborde finalement les sciences de l'éducation (p. 169-251) : psychologie de l'éducation, sociologie de l'éducation, histoire de l'éducation, mais aussi logiquement avec le chapitre précédent, philosophie de l'éducation et, d'une façon surprenante et convaincante, la biologie de l'éducation. C'est le cœur de l'ouvrage et la partie la plus intéressante. C'est aussi le contenu qui correspond le plus au titre de l'ouvrage. Le dernier chapitre, «Un pédagogue cultivé, un éducateur spécialisé», discute la notion de culture telle que définie par le **rapport Parent** et recommande pour les maîtres, à côté de connaissances spécialisées, une large culture générale. Tout le monde sera à peu près d'accord avec cela. On sera plus étonné de voir que la didactique et la docimologie n'aient pas droit au statut de sciences même si elles sont considérées comme des connaissances utiles à l'enseignement. Enfin l'ouvrage comprend une imposante bibliographie —très éclectique— et un index des noms propres.

Quoiqu'il s'agisse d'un ouvrage de philosophie et qu'il recoure souvent à Platon, Aristote et saint Thomas d'Aquin, les auteurs ne ménagent pas la polémique. Ce n'est sûrement pas l'aspect qui m'a le plus intéressé. Ce qui est plus gênant encore, c'est l'ambition totalisante des auteurs, ambition qui les amène à parler autant de philosophie que de physique, de psychologie que de biologie, pas toujours d'une façon satisfaisante.

Au-delà de ces remarques, on retiendra qu'il s'agit d'un ouvrage dont le sujet est des plus importants pour l'éducation, pour les sciences et les facultés d'éducation. C'est vrai qu'il y a peu d'ouvrages de valeur en philosophie de l'éducation et que nous en aurions pourtant besoin.

Michel THÉRIEN

Dans la maison des littératures. Les vingt ans de la Rencontre québécoise internationale des écrivains

Jean ROYER
L'Hexagone, Montréal, 1992, 126 p.

Sans doute reconnaîtra-t-on un jour Jean Royer comme l'un des meilleurs interviewers littéraires. Il souligne le vingtième anniversaire de la Rencontre québécoise internationale des écrivains par un bilan historique et thématique.

D'emblée, on est entraîné dans la préhistoire de la Rencontre. La « Rencontre des *poètes canadiens », en 1957, donne le ton* aux quatre autres qui suivent. Le rôle social de l'écrivain est questionné, discuté, et le débat oscille de l'engagement (le lien avec le public par intégration) à l'orthodoxie littéraire (l'art et l'esthétique comme plaisir universel). Royer insiste, citant Jean-Guy Pilon, poète et grand chef permanent de la Rencontre, sur la nécessité que l'événement soit une « fête de la littérature, un lieu d'échange et d'amitié »

De 1968 à 1971, l'« institution » connaît un second souffle et vit à l'heure de l'affirmation du faire et de l'être québécois : « La question littéraire reste indissociable du politique »

Cette dernière préoccupation demeure jusqu'au milieu des années 1970, bien après que soit créée la première rencontre internationale telle qu'on la connaît aujourd'hui, et même jusqu'à la fin des années 1970 où l'on confronte les concepts de nation et de littérature. Puis, avec le grand mouvement individualiste des années 1980, on soulève davantage la question du rapport aubiographique et de la solitude. Enfin, les grands bouleversements politiques internationaux des années 1990 vont polariser quelque peu les thèmes abordés et les discussions.

Royer rapelle fort bien les moments forts et les mots célèbres de ces rencontres. Le lecteur en ressort avec un grand regret de n'avoir jamais pu assister à ces beaux et fructueux échanges.

François LAROCQUE

Éditions du NOROÎT

Prix ALAIN-GRANDBOIS
de l'ACADÉMIE
CANADIENNE-FRANÇAISE

JACQUES BRAULT

"Il n'y a plus de chemin"

AUTRES TITRES:
- Trois fois passera *précédé de* Jour et nuit, 1981 10 $
- Moments fragiles, 1984 10 $
- Poèmes I, 1986 20 $

C.P. 156, Succ. De Lorimier Montréal, Qc. H2H 2N6
Diffusion en librairie PROLOGUE

NOUVEAUTÉS

ÉTUDES

Pensées, passions et proses

Jean MARCEL
L'Hexagone, Montréal, 1992, 401 p.
(« Essais littéraires »)

Dans *Pensées, passions et proses* Jean Marcel a regroupé une quarantaine de textes publiés au fil des ans et qui touchent à plusieurs sujets dont l'histoire, la littérature, le cinéma et l'opéra. La section la plus intéressante et qui a le plus retenu mon attention, est celle qu'il consacre aux questions de langue et d'identité.

L'essayiste s'est interrogé sur la crise que traversent les langues partout dans le monde. Il y voit le signe « d'une crise infiniment plus générale remettant en cause les fondements mêmes de la hiérarchie de toutes les valeurs sur lesquelles reposait notre monde depuis longtemps » (p. 70). Peut-être notre civilisation est-elle effectivement en train de basculer sous l'effet d'une planétarisation accélérée de la culture.

Une telle crise serait aussi à la source du besoin qu'éprouvent des communautés nationales à affirmer leur identité culturelle. La revendication identitaire est révélatrice et est ressentie avec d'autant plus de force que l'on croit être méconnu de l'autre (« Sur la notion d'identité »).

Ce réflexe identitaire s'est nourri d'une idéologie qui a mis l'enseignement littéraire au service de l'État-nation. Cette instrumentalisation de la littérature s'est d'abord affirmée en France, pour gagner ensuite la plupart des pays. Passant parfois par d'étranges détours, l'enseignement de la littérature nationale va devenir un des moyens privilégiés pour « affirmer l'identité culturelle, activer la reconnaissance internationale et confirmer l'indépendance politique » (p.129). Sans contester le rôle positif qu'a pu jouer une telle idéologie, Jean Marcel souhaite cependant qu'on s'en affranchisse au niveau supérieur afin de mettre plutôt de l'avant la diversité des cultures.

Passionné par les questions de langue, l'essayiste est naturellement fasciné par le mythe de Babel. Il cherche un fondement à la variation linguistique dans la densité de la population parlant une même langue, et voit dans la diversité culturelle une façon pour l'évolution de parfaire le projet biologique (p. 112). D'autres textes s'interrogent sur la norme et la problématique des registres de langue.

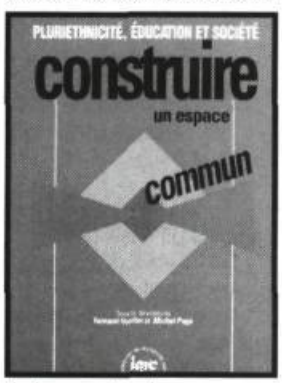
L'écriture est superbe et l'érudition, fascinante (quoiqu'on puisse regretter parfois l'absence de références). Jean Marcel fait entendre une voix, qui réaffirme la beauté d'une aventure intérieure alimentée à la passion de l'universel.

CHRISTIAN VANDENDORPE

Pluriethinicité, éducation et société. *Construire un espace commun.*

Fernand OUELLET et Michel PAGÉ (sous la direction de)
Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1991, 594 p.

Parmi les questions d'actualité qui, dans le domaine éducatif, suscitent la controverse et donc invitent à une réflexion articulée et approfondie, le plurialisme ethnoculturel n'est pas la moins délicate, ni la moins exigeante. On peut ainsi se réjouir d'avoir à portée de la main les deux ouvrages publiés par l'I.Q.R.C. à partir des travaux dirigés et animés par Fernand Ouellet qui a su s'allier de nombreux collaborateurs. Pluriethinicité, éducation et société qui « est centré d'une manière explicite sur la spécificité du contexte québécois », fait suite à un premier ouvrage paru en 1990 « qui cherchait à définir une problématique générale, à la lumière des expériences en cours dans plusieurs pays occidentaux »(Avant-propos).



Regroupées en quatre parties dont la première présente, en regard du développement récent de la situation québécoise, divers points de vue « sur la cohésion sociale et la place des cultures ethniques dans une société pluraliste », les contributions portent respectivement sur « la formation et le perfectionnement des maîtres », « l'enseignement des matières scolaires » et « les relations interethnique à l'école et dans la cité », toujours dans les perspectives de construction d'un Québec pluriethnique.

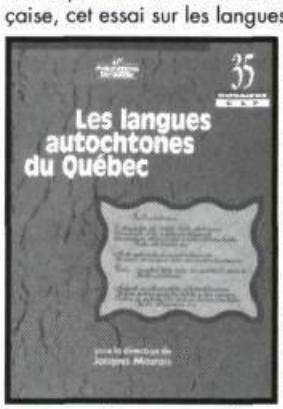
En éducation interculturelle, diverses tendances sont observables entre les attitudes qui visent à homogénéiser ou à niveler les particularismes et celles qui exposent aux effets pervers de leur accentuation. Pour dépasser les approches qui tiennent de l'ajout cosmétique ou folklorique, en particulier dans le domaine éducatif, il est non seulement opportun, mais vraiment nécessaire d'aborder la question aussi bien au niveau des principes qu'en regard des situations concrètes. Bien que les études sur le terrain soient encore trop peu nombreuses, comme en témoigne d'ailleurs la dernière partie de cet ouvrage, on peut au moins se réjouir qu'elles soient maintenant reconnues comme indispensables et souhaiter que les deux ouvrages dirigés par Fernand Ouellet aient des suites concrètes.

JEAN-CLAUDE GAGNON

Les langues autochtones du Québec

Sous la direction de Jacques MAURAIS
Conseil de la langue française, Québec, 1992, 451 p.

Publié par le Conseil de la langue française, cet essai sur les langues autochtones du Québec constitue probablement l'un des premiers documents de première main dont nous disposons sur l'état de la situation linguistique des « premières nations ». 18 collaborateurs et collaboratrices, dont un certain nombre issu de ces communautés linguistiques, dressent un bilan plutôt positif de ce que sont devenues les langues des premiers arrivants qu'ils soient cris, montagnais, algonquins, naskapis, mohawks, etc.—pourquoi ne trouve-t-on rien sur la langue huronne ? L'ouvrage fait le tour de la question, à partir de l'étude des textes constitutionnels jusqu'aux dispositions législatives en passant par l'analyse de leur champ d'applica-



NOUVEAUTÉS

tion dans la vie quotidienne. À ce portrait vivifiant s'ajoutent quelques sections dans lesquelles on fournit certaines notions grammaticales sur des langues comme le montagnais, l'inuktituk et le mohawk. Le chapitre suivant contient la contribution des Amérindiens qui dressent un bilan de leur situation linguistique respective. Partie enrichissante s'il en est, qui nous permet de constater que la meilleure garantie linguistique des autochtones est la conscience culturelle et la fierté, comme l'affirment plusieurs collaborateurs. Un livre d'un grand intérêt qui nous permet de mieux connaître nos voisins et d'éprouver une grande sympathie à leur endroit quant à la survie et à la défense de leurs droits linguistiques.

Lucille ANGERS

JOURNAL INTIME

La douleur des volcans, mémoires courtes

Hélène PEDNEAULT
VLB éditeur, Montréal, 1992, 145 p.

Comme son titre l'annonce d'une manière assez explicite, *la Douleur des volcans* est

un recueil qui se caractérise par une écriture éruptive où les mots surgissent, comme de grands jets brûlants, et peuvent atteindre, en même temps, la nature et l'homme. En effet, dans cet ouvrage composé d'une succession de courts récits enflammés qui s'échappent de la mémoire tel un volcan animé, l'auteure laisse impétueusement éclater au grand jour des fragments de son intimité afin que se dégagent du texte une plainte longue et confuse, un cri infini où persiste le mal de vivre. L'auteure manifeste donc le désir d'être entendue, d'être comprise. Mais, si le ton qu'elle emploie pour y parvenir est quelquefois sans détour, la plupart du temps, elle utilise un langage voisin de la poésie pour s'exprimer.

Par son « je » puissant et saisissant, en fait, elle tente simplement de se définir et de s'intégrer dans le vaste monde en tant que Femme. Son perpétuel questionnement de l'existence traduit toutefois son extrême désarroi devant ce monde complexe, car au lieu de saisir chaque parcelle de bonheur, en tout temps, elle questionne l'univers, elle émet des hypothèses sur la vie, la mort et finalement ne s'en trouve que plus confuse par la suite. Le recueil se termine d'ailleurs par une énumération d'interrogations aussi irrationnelles qu'inconsistantes : « Aimez-vous la pluie ? Vous regardez-vous souvent dans un miroir, dans une vitrine ou dans une fenêtre ? Êtes-vous une fenêtre ? Avez-vous peur de la mort ? Prenez-vous des vacances dans votre bain ? [...] » (p. 144). Quoi qu'il en soit, même l'auteure parsème son recueil de questions philosophiquement superfétatoires, il n'en demeure pas moins qu'elle se rachète par la beauté et la poésie qu'on y retrouve.

Marie-Josée BLAIS

NOUVELLE

Jeux de patience

Pierre KARCH
XYZ éditeur, Montréal, 1991, 159 p.
(« L'Ère nouvelle »)

Publié dans une collection dont l'auteur lui-même est le directeur, *Jeux de patience* se présente comme un recueil de douze nouvelles dont « une première version » de chacune a fait l'objet d'une publication antérieure, entre 1984 et 1991. Il s'agit en réalité de huit nouvelles et de quatre contes.

Jeux de patience accuse au total de fortes différences à la fois quantitatives et qualitatives. Les deux plus courts textes, « Entre les jambes » et « Tirons les choses au clair » (moins de deux pages chacun), comptent par exemple parmi les quatre ou cinq dont l'intérêt est plutôt mince. En revanche, quelques autres tranchent assez nettement sur l'ensemble. Il faut mettre en évidence l'excellente et humoristique « Main de Dieu » : saint Christophe ayant été exclu du martyrologe de l'Église, une paroisse qui porte son nom charge son curé d'aller à Rome ramener un autre saint, avec « des reliques assorties » pour garder sa « réputation » de lieu de pèlerinage universel. L'abbé Credenzi découvre alors l'importance des reliquaires par rapport aux reliques elle-mêmes et, surtout, on lui propose une relique inconnue même du Saint-Père, à savoir un escabeau fait par Joseph et son fils Jésus, que l'abbé préfère au « fer de la patte droite du cheval que montait saint Paul lorsqu'il se rendit à Damas », de même qu'à « l'un des ergots du coq qui chanta après que saint Pierre eût renié le Christ trois fois » et à « la queue de l'âne sur lequel le Christ était entré en triomphe à Jérusalem ». Ce précieux trésor lui est remis par l'évêque italien di Martiri, conservateur de la collection des os des saints du Vatican, qui ne se fait pas faute de citer des vers de « la Fille maigre » des *Poèmes* d'Anne Hébert : « J'ai de beaux os... » !

Mais cet humour efficace, dont on retrouve aussi d'agréables effets dans « Montparnasse » et « Ben Swift », quoique dans ce dernier cas la finale soit plus ou moins réussie, ne parvient pas toujours à relever un recueil qui se révèle en définitive inégal.

Jean-Guy HUDON

POÉSIE

Au seuil de l'exil

Louis DAUBIER
Maison internationale de la poésie, Bruxelles, 1992, 92 p.

Le huitième recueil de poésie de notre collègue belge Louis Daubier-Dupont est marqué par la fragile lumière du soir. Le poète se résigne mal dans sa ferveur de vivre à envisager que « les sources des yeux » et celles du cœur s'exilent. Ce refus n'en rend sa poésie que plus ardente, feu ramassé au centre de ce qui fait précieuse la vie et sa chantante furtivité. À une époque où l'on vieillit allègrement, voilà un poète qui s'agite, refuse d'aller se coucher, se refait enfant dans la tendresse de sa mère, reprend les séquences d'un monde déjà vu et trop peu regardé. Le refus l'emporte sur la nostalgie et toute la vie retrouve son salut dans les mots rassemblés faute de ne pouvoir la remettre au silence. La beauté du poète qui dit aux arbres : « Faites passer en moi votre grand calme vert ». La poésie ne meurt pas dans le poète.

André GAULIN

NOUVEAUTÉS

Fonds suivi de *Faix*

Pierre OUELLET
L'Hexagone, Montréal, 1992, 190 p.

La poésie de Pierre Ouellet s'appuie sur le regard et la parole pour ainsi accéder à une connaissance des lieux qui nous entourent. *Fonds* suivi de *Faix*, son cinquième recueil, approfondit une esthétique où le lyrisme amoureux côtoie la réflexion philosophique, tout en réussissant à surprendre le lecteur. Divisé en plusieurs courtes parties, *Fonds* s'attarde aux nombreux détails qui composent le monde puisque « toute chose se tient / en attente d'autres choses ». Ce travail de la pensée devient une sorte de quête spirituelle, permettant à l'auteur de retrouver les formes les plus secrètes. *Faix*, sur un ton plus grave, se veut une longue réflexion sur le temps et sa façon de surprendre les choses : « Les lieux nous quittent / À chaque pas qu'on y fait ». Comme dans *Théâtre d'air*, la présence de l'être aimé suggère la multiplicité des voix qui animent cette poésie. Contrairement aux recueils précédents, l'auteur réussit à épurer son discours grâce à un style beaucoup plus suggestif. Encore jeune, l'œuvre de Pierre Ouellet marque un tournant en poésie québécoise.

David CANTIN

Le corps tombe plus tard

Michel PLEAU
Écrits des Forges, Trois-Rivières, 1992, 53 p.

À partir d'une considération sur la poésie, « le poème est un arbre étranger » (p. 7), Michel Pleau développe, dans son premier recueil, un univers habité par le temps et la mémoire. Cette suite de courts textes, qui a valu à l'auteur le prix Octave-Crémazie, nous laisse découvrir le poète s'ouvrant au monde extérieur pour ainsi retrouver la beauté des choses. L'arbre, en tant que pôle central, nous guide dans ce voyage où l'affrontement entre l'amour perdu et la solitude entraîne l'acte créateur. Puis, le jardin finit par s'imposer comme un lieu d'ultime recueillement ; « Nous sommes dans les pierres / lorsqu'elles se lèvent » (p. 20). Une écriture condensée permet à Michel Pleau d'obtenir un lyrisme qui va à l'essence même de sa thématique, tout en dégageant un réseau d'images subtil ; « nos corps se déposent / dans les bras d'un arbre qui rêve » (p. 9). Toutefois, les poèmes ne possèdent aucune organisation dans le recueil, ce qui ajoute un ton qui peut apparaître répétitif. Une division, en quelques parties distinctes, qui aurait permis à ce livre d'acquérir une structure propre. Néanmoins, *le Corps tombe plus tard* annonce une oeuvre riche , à suivre dans les années à venir.

David CANTIN

Les Textes poétiques du Canada français 1606-1867

Yolande GRISÉ et Jeanne d'Arc LORTIE, avec la collaboration de Pierre SAVARD et Paul WYCZYNSKI
Fides, Montréal, 1992, LIII, 781 p.

Le cinquième tome des *Textes poétiques du Canada français* couvre la période allant de 1850 à 1855 et contient trois cent onze textes. Les auteurs canadiens les plus marquants de la période sont sans contredit Joseph Lenoir, Charles Lévesque et Octave Crémazie, qui publie sept pièces de vers et commence à se faire connaître. Louis-Joseph Cyprien Fiset, pour sa part, a plusieurs poèmes à son crédit, mais la plupart sont demeurés inédits et reposent aux Archives nationales du Québec. Quant à la production féminine, elle marque un net recul par rapport aux années précédentes, avec 3 poèmes seulement. Plusieurs poètes français de passage (Adolphe Marsais, Paul Stevens, Jean-Sylvain Gentil, pour ne nommer que ceux-là), mêlent leurs voix à celles des auteurs canadiens et enrichissent la production poétique de la période. Peu de surprises donc, pour les spécialistes, en ce qui concerne les auteurs de la période, mais des trouvailles amusantes dont « Chanson à Flora ! Chanson contre Crémazie » attribuée à Napoléon Aubin (n° 33) ou encore « l'Écho malheureux » de Paul Stevens (n° 165).

On peut s'interroger, à la lecture du volume, sur la pertinence de reproduire intégralement les recueils de poésie dont les pièces de vers n'ont pas auparavant été disséminées dans les journaux. Je pense ici à *Romances et chansons* d'Adolphe Marsais (1854), dont les quarante-six poèmes et chansons se retrouvent, un après l'autre, dans le tome 5 des *Textes poétiques* (nos 167-212). N'aurait-il pas été plus simple de renvoyer le lecteur au recueil, pour s'attarder principalement aux textes difficilement accessibles parce qu'épars dans les revues et journaux de l'époque ? De cette façon (qui sait ?), les compilateurs pourraient peut-être poursuivre cette œuvre, essentielle pour l'histoire littéraire du XIXe siècle, au-delà de 1867 ?

Hélène MARCOTTE

La mort enterrée

David CANTIN
Les Éditions de la Huit, Québec, 1992, 61 p.

Premier recueil du jeune poète de Québec, *La mort enterrée* est un recueil qui démontre un sens tragique de l'existence, un peu à la manière de Francis Farley-Chevrier dans son recueil *L'impasse de l'éternité* paru en 1991. D'entrée de jeu, une citation de Botho Strauss lance la problématique du recueil : rien à faire, nous sommes déjà condamnés à la mort, il n'y a qu'à regarder le monde courir à sa perte jusqu'au moment où nous serons entraînés avec lui. En soi, cela n'est pas nouveau. C'est la double perspective qu'adopte le poète qui est ici le plus intéressant, oscillant entre agir et être-agir :« Éclats de glace° multiple°° des objets imprégnés de regards° entourent les lieux°° Le bruit qui touche les mains ». Le monde même est une menace, porteur de l'usure du temps, de « ce qui se répète constamment » comme l'écrit Cantin dans son poème de clôture. Rituels et souvenirs sont autant d'événements qui épuisent la mémoire du

NOUVEAUTÉS

monde plutôt que de la renouveler. Petits poèmes qui présentent des instantannés d'une vie urbaine dont le statisme et la pétrification préfigurent de la mort enterrée.

ROGER CHAMBERLAND.

REVUE

Mots du Québec

Collectif
Cahiers francophones d'Europe Centre-Orientale, Pécs/Vienne, 1991, 190 p.

Il est assez impressionnant de parcourir ce numéro de la *Revue annuelle de pluriculturalisme* que dirigent Fritz Beter Kirsh et Arpag Vigh. Une revue dont le linguiste Jacques Maurais du Conseil de la langue française du Québec fait partie du conseil scientifique. Le numéro consacré au Québec comporte d'ailleurs d'excellents articles de collègues d'ici, Pierre Martel, Jean-Claude Corbeil, Jean-Claude Gagnon, Jean Marcel et Jacques Maurais qui, par exemple, traite du rôle de la langue dans l'identité québécoise. Le numéro nous permet aussi de constater que les auteurs québécois n'échappent pas à l'intérêt des études de collègues du centre de l'Europe comme par exemple Réjean Ducharme, Jacques Ferron ainsi que nos réalité culturelles : intégration des immigrants, bilinguisme littéraire, régionalismes. Edit Bors y va même de considérations sur les « Jurons liturgiques québécois ». Voilà ainsi valorisés dans cette Europe centrale qui retrouve sa liberté et diversité politiques (« Au lecteur, pour commencer »), ces jurons qui hier n'étaient que l'image de notre imagination (linguistique) perverse. Ils marquaient pourtant, à leur manière, la présence de Dieu parmi nous.

ANDRÉ GAULIN

RÉCITS

Chroniques du métro

Louise CHAMPAGNE
Tryptique, Montréal, 1992, 134 p.

Avec ses *Chroniques du métro*, Louise Champagne propose au public un premier recueil de récits où s'entremêlent érotisme, fantastique et horreur, et dont le cadre est le métro de Montréal. Le recueil contient onze nouvelles au style haché, percutant, et à l'écriture peut-être un peu naïve, qui entraînent le lecteur dans un dédale de mondes sous-terrains tous plus bizarres et violents les uns que les autres : viols, meurtres, suicides et disparitions mystérieuses jalonnent cette « descente » aux enfers. Pour les malheureux voyageurs, le prix du billet s'avère souvent bien élevé car c'est généralement de sa vie qu'on paie le droit de passage.

À l'image de ses personnages, Louise

Le jeune écrivain

Cet outil d'aide à la création offre aux usagers l'occasion de devenir écrivains, scénaristes et metteurs en scène. À l'aide d'une banque thématique de dessins et de décors choisis selon les priorités du programme de français au primaire, les usagers sont invités à créer des histoires. Ce didacticiel, grâce à une boîte à outils flexibles, permet la création de banques d'histoires et la publication de livres d'histoires qu'ils pourront imprimer, modifier, enregistrer et présenter à l'écran sous la forme d'un diaporama.

Production: Québit Logiciels inc.
Guide pédagogique: Solange Catafard-Mayer & Diane Ruelland
Type: Éditeur de livre d'images
Clientèle: 1er cycle du primaire
Matériel nécessaire: Pc d'IBM, Max Comterm et compatibles munis de deux unités de disquettes, 640 ko de mémoire et carte graphique CGA ou MCGA.
Prix: Licence de commission scolaire: 69$ X (école(s) primaire(s)).

Gouvernement du Québec Éducation | Ce logiciel a été produit avec le soutien et la collaboration du ministère de l'Éducation du Québec

ISBN 2-920634-29-1

QUÉBIT
1584, Fleury Est, Montréal, Qc, H2C 1S6
Tél: (514) 381-8571 Télécopieur: (514) 381-7799

NOUVEAUTÉS

Champagne fait preuve de courage en tentant une percée dans ce genre aujourd'hui presque surfait ; les amateurs de frissons, ne jurant que par King, Straub, Barker et cie, forment une clientèle plutôt exigeante ! Sans tomber dans des excès de comparaison qui seraient injustes envers l'auteure, notons toutefois que cette dernière ne possède pas toujours cette habileté à doser les éléments fantastiques propre aux maîtres du genre. Ainsi le lecteur se voit crûment confronté à l'impossible, qui arrive sans cet habituel écran de fumée propre à créer l'illusion. Résultat ? Plusieurs nouvelles tombent tout simplement à plat, faute d'« enrobage » (« les Souliers » et « le Dernier Métro », par exemple, ont saveur de mauvais Hitchcock). À l'opposé, les meilleurs textes sont ceux qui ne font pas appel à ce surnaturel trop évident et transparent : « Couple » et « la Lectrice », par exemple, allient dureté et réalisme de façon tout à fait efficace.

Bref, malgré quelques faiblesses, le recueil dans son ensemble se révèle tout de même intéressant et, sûrement, divertissant.

Jean-Yves FOURNIER

Douze coups de théâtre

Michel TREMBLAY
Leméac, Montréal, 1992, 265 p.

J'avais été conquis par *les Vues animées* (1990), douze récits d'enfance dans lesquels Michel Tremblay, devenu plus tard cinéphile averti et critique de cinéma, racontait sa découverte du 7e art. Je suis toujours sous l'émotion que m'a procurée *Douze coups de théâtre*, qui sont autant de moments que l'auteur, maintenant très connu dans le milieu, a voulu revivre et partager avec ses lecteurs. Il y a longtemps que j'ai éprouvé autant de plaisir à lire. Tremblay se révèle, dans *Douze coups de théâtre*, un admirable conteur et un grand écrivain, capable de se mettre à nu et de livrer ses émotions, simplement, sans gêne et sans prétention. En dépit du succès qu'il a connu, il est resté un être sensible, émotif, profondément attaché au milieu où il a grandi, à sa famille, à ses parents en particulier, qu'il a toujours admirés et respectés. Il faut lire « le Temps des lilas » pour comprendre la relation qui l'unit à son père, devenu sourd, à qui il raconte avec passion et amour, l'intrigue de la pièce de Marcel Dubé parce que cet homme n'a rien compris lors de la représentation télévisée. Il faut découvrir l'amour et l'admiration qu'il voue à sa mère. Il faut goûter, un à un, les douze moments privilégiés de l'existence du futur dramaturge, non pas tant par le voile qu'il lève sur cette existence que par cette indispensable intimité qu'il parvient à créer avec son lecteur. C'est comme s'il nous parlait.

J'ai hâte de lire la suite de ces récits autobiographiques car la seule déception que j'ai éprouvée à la lecture de ce livre, c'est lorsque je l'ai refermé, lecture faite. *Douze coups de théâtre* est une œuvre de grande qualité qui ne peut être écrite que par un auteur de talent.

Aurélien BOIVIN

Lise et les trois Jacques

Jean O'Neil
Libre Expression, Montréal, 1992, 164 p.

Dans *Lise et les trois Jacques*, le journaliste, puis fonctionnaire, Jean O'Neil se plaît à promener un regard nonchalant sur les êtres qui l'entourent, à se prononcer sur les aléas de la vie, à gloser sur les événements qui ont tissé son existence. C'est bon enfant, charmant et dans le ton sans artifices et dans l'écriture, bien contrôlée, mais désinvolte. L'auteur a pigé dans son album aux souvenirs des faits, des anecdotes qui lui suggèrent une foule de réflexions, parfois un peu disparates, sinon décousues, sur l'enseignement, dans la première partie (9 récits) consacrée à Lise, sa compagne, sur l'esprit d'entreprise de Jacques I, dans la deuxième partie (11 récits), sur le sens de l'administration de Jacques II (11 récits), sur le jeune industriel Jacques III (8 textes). La dernière partie ramène Lise (4 textes) avec des accents lyriques où le raconteur se fait poète. Les propos que l'auteur égrène dans ces 43 « récits », entrecoupés d'une multitude incroyable d'alinéas, ne sont pas tous d'égale valeur, tant s'en faut ! À retenir un morceau de bravoure venu en droit ligne du collège classique, « Cinquante ans », puis les textes de « Jacques III », sorte de réhabilitation de Gérard Vincent Bull (« Saint-Bruno », « le Canon »...). Quelques récits, plutôt fades, résultent de son incontrôlable désir d'écrire, qu'il expose dans une sorte d'avant-propos après avoir salué ses lecteurs/lectrices d'un amical et familier « Bonjour, vous ! ». Certains autres, en revanche, surtout ceux qui s'articulent autour de Lise et de son métier d'enseignante, sont plus étoffés et s'adressent, comme une rengaine, aux « enfants de mon pays ». D'ailleurs le pays suscite des propos optimistes, ce pays dont Jacques II entend battre le cœur et qui semble promis à un brillant avenir.

Gilles DORION

ROMANS

Alexis

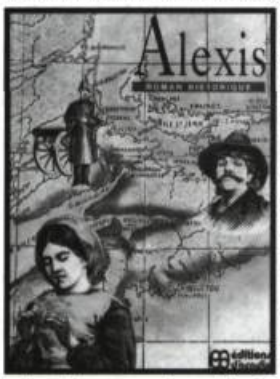
Roman historique
Edmond-L. LANDRY
Les Éditions d'Acadie, Moncton, 1992, 228 p.

La vie d'Alexis aurait revêtu un visage passablement différent si elle n'avait été traversée par les affres de la période précédant la déportation des Acadiens et la conquête de la Nouvelle-France. Personnage principal du roman historique à qui il donne son nom, il incarne le type acadien de l'époque, bien qu'il s'en démarque par son statut de représentant officiel de son village auprès des autorités militaires françaises et anglaises. Son village, Beaubassin, se trouve quelque part dans l'isthme de Chignecto, coincé entre les rivières Missaguash et Aulac, dans le comté nouveau-brunswickois de Beauséjour (le même qu'a sorti de l'ombre le chef du Parti libéral du Canada, Jean Chrétien, en s'y faisant élire en 1990).

1755, 1760. Dates-clés de la présence française en Amérique. On a entendu parler *ad nauseam* des cicatrices que ces deux événements laissèrent dans l'histoire . On connaît moins cependant l'atmosphère qui

NOUVEAUTÉS

pouvait régner alors aux alentours de la frontière actuelle du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse. En dépit de certaines maladresses langagières — l'auteur, médecin, est homme de science avant qu'homme de lettres — Edmond-L. Landry réussit à donner une bonne impression d'ensemble de cette atmosphère à nulle autre pareille. Plus que les Québécois eux-mêmes sur le plan constitutionnel, les Acadiens de Landry sont constamment déchirés et tiraillés dans leur double allégeance envers la couronne britannique par nécessité et par intérêt, et la couronne française par fierté. Ainsi leur identité est tout aussi floue que la frontière entre l'Acadie française et anglaise est indéfinie, délibérément omise par le traité d'Utrecht de 1713. Dans ce contexte où l'incertitude devient le lot quotidien, on suit des familles entières dans leurs exils successifs, tantôt apeurées par la menace anglaise et attirées par la patrie française, tantôt rassurées par le retour chez eux.



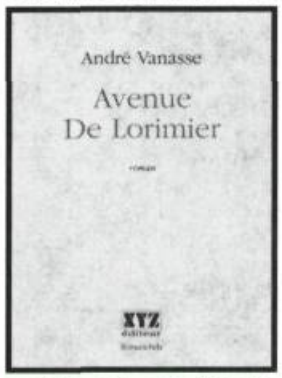
L'intrigue, un peu alourdie par des descriptions redondantes qui ralentissent son développement, captive néanmoins le lecteur avide de faits historiques véridiques envisagés sous un angle neuf. À défaut d'être un apport important à l'Acadie par sa valeur littéraire, *Alexis* l'est par sa valeur historique.

JEAN-FRANÇOIS VALLÉE

Avenue De Lorimier

André VANASSE
XYZ éditeur, Montréal, 1992, 267[1] p.
(Romanichels)

Le dernier roman d'André Vanasse ne fera certes pas l'unanimité, ni de la critique ni des lecteurs. *Avenue De Lorimier*, comme son titre l'indique, se déroule en plein cœur de la Métropole et met en scène un professeur de littérature québécoise de l'UQAM dans la cinquantaine qui, aux prises avec le « démon de midi », tombe amoureux de l'une de ses étudiantes, à peine âgée de vingt ans. Il en devient si fou, si obsédé, qu'il abandonne sa femme, avec laquelle il vit depuis vingt-cinq ans, pour aller partager la couche de Julie. Mal lui en prend car la nouvelle relation ne dure pas : Marc, le professeur, se révèle un amant plus qu'ordinaire pour une jeune fille qui, pour gagner sa vie et payer ses études, est danseuse nue dans un bar-spectacle. Il sombre alors dans l'alcool et dans la drogue. C'est au moment où il se sait atteint d'un cancer au cerveau qu'il décide d'écrire son roman.



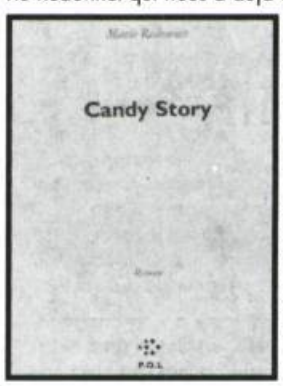
Avenue De Lorimier se lit bien, d'une traite même : on ne s'y ennuie pas. Vanasse, comme tout professeur de littérature, a des lettres ! Son héros narrateur toutefois, il faut en convenir, lui ressemble trop sur plusieurs points : il donne un cours d'introduction à la littérature québécoise, un autre sur « la Notion de l'étranger dans la littérature québécoise », il enseigne à l'UQAM, il connaît bien le quartier de la ville où se déroule son intrigue... Et ce manque de distanciation m'a agacé. De plus, ce narrateur ne parvient pas à communiquer ses émotions surtout que, au terme d'une pénible aventure — il a raté sa vie, écrit-il, — il revoit par analepse sa vie de malheur. Je ne suis pas parvenu à le prendre en pitié. Je me suis même demandé si ce narrateur n'a jamais eu de relations (et pas seulement sexuelles) avec le milieu du sexe et de la drogue. J'ai aussi cru, mais dois-je le dire, qu'il avait trouvé sa description du corps de Julie dans un traité d'anatomie.

AURÉLIEN BOIVIN

Candy Story

Marie REDONNET
P. O. L., Paris, 1992, 138 p.

Livre inachevé que ce *Candy Story* de Marie Redonnet qui nous a déjà donné des textes mieux ramassés —on pense ici au *Splendid Hotel* et à *Forever Valley*. *Candy Story* —ô anglomanie quand tu nous tiens !— c'est l'histoire de la mort de la mère et de la transformation que cet événement provoque chez sa fille Mia. Scénario banal s'il en est mais raconté sur un ton de détachement comme si tous les sentiments ne passaient pas par les mots de la narratrice mais agissaient plutôt de l'intérieur, au cœur même de la personnalité de la jeune femme qui deviendra Candy, prénom-symbole marquant bien la mutation de Mia.



Ce récit est agrémenté de la narration de plusieurs péripéties du monde interlope —fraude, transactions immobilières frauduleuses, détournements de fonds, assassinats— qui ajoutent un peu de suspense et viennent rompre le rythme si particulier lancé dès le départ. Candy devra assurer à la fois la mort de sa mère, celle de certaines de ses connaissances et, surtout, celle de son amant du moment. Bilan : pas une larme, pas un regret, le constat un peu froid de celle qui a un cœur de sucre. La vie est un éternel recommencement, l'amour se trouve toujours au coin de la rue quand on n'a que son corps en livrée. Et pourtant on accroche à ce petit roman, une fois oubliées les attentes de départ, car l'auteure nous attache dans sa trame romanesque qui se tisse subrepticement, à notre insu.

LUCILLE ANGERS

NOUVEAUTÉS

L'étranger dans tous ses états

sous la direction de Simon HAREL
XYZ éditeur, Montréal, 1992, 190 p.

La signification singulière de « l'étranger » est étudiée sous plusieurs aspects dans *l'Étranger dans tous ses états*. Recueil d'essais sur le thème riche en toutes sortes de connotations aussi bien psychologiques, psychanalytiques que littéraires ou sociales, ce volume, sous la plume d'experts, scrute différentes avenues du phénomène de la personne considérée comme « autre ». Une identité de pensée regroupe la plupart des textes, à savoir que le concept de l'étranger parcourt toute l'histoire de l'humanité et les mythes qui s'y rattachent. Bien futé serait celui qui soutiendrait le contraire après avoir lu que les dédales de l'inconscient sont encombrés de préjugés tenaces que la vie quotidienne n'en finit plus d'identifier comme des faits imprégnés de la haine ou de la peur de l'envahisseur du dehors, fût-il réel ou imaginaire.

Si certains essais semblent s'adresser à un public spécialisé, d'autres, en revanche, écrits dans une langue plus accessible, pourraient intéresser plus d'un qui est à l'écoute des rebondissements possibles de la précarité du statut de l'individu. Dans cette dernière optique, le texte de Nadia Khouri sur « l'autre est aussi *je* » illustre le prix à payer pour « l'étranger » différent par sa culture, sa couleur de peau, etc. À partir de trois ouvrages typiques, ce professeure de philosophie en arrive à conclure, en paraphrasant Sartre, que « l'autre, c'est l'indispensable descente aux enfers ». Tout compte fait, les différents articles qui proviennent d'un colloque de l'ACFAS tenu en 1990, forment un corpus plus que satisfaisant pour qui veut saisir les nuances attachées à l'image de « l'étranger ».

YVON BELLEMARE

Inchallah

Oriana FALLACI
Gallimard, Paris, 1992, 638 p.

Les quatre-vingt-dix jours du contingent italien de la Force multinationale d'interposition de l'ONU stationné à Beyrouth pour maintenir la paix entre les factions belligérantes, forment la trame d'*Inchallah*. La Suisse du Moyen-Orient où cohabitaient pacifiquement Juifs, Chrétiens, Musulmans, voit son harmonie rompue par l'arrivée des Palestiniens, et la situation s'enlise alors dans une guerre civile inextricable. L'arrivée des militaires italiens jette un éclairage quasi apocalyptique sur la situation entre les différentes factions. En effet, toute la soldatesque verse dans un machisme imbécile qui détruit tout à l'aveuglette au nom d'une idéologie religieuse outrée.

Une galerie de personnages aux noms évocateurs de guerriers ou d'animaux carnassiers grouille et s'active pour faire valoir des points de vue qui frisent l'intolérance. D'un côté comme de l'autre, la ruse, la diplomatie ou la force brutale et aveugle essaient de concilier les inconciliables, de rallier les bonnes volontés vers un consensus honorable afin d'arrêter une tuerie sans nom qui décime aussi bien les rangs de la population civile prise comme en otage que ceux des experts de la guerre tirant à boulets rouges sur tout ce qui bouge. Ici, point de ménagement entre les différents groupes, même si les relations entre les soldats italiens et Libanaises viennent démontrer que l'instinct amoureux est plus fort et constructif que le crépitement nerveux et inconsidéré des armes automatiques sophistiquées dans leur travail de destruction.

Les trois grandes sections de cette sorte d'*Iliade* des temps modernes, sur fond de Liban déchiré par une guerre civile, organisent le déroulement des événements à partir desquels, il faut bien le dire, les histoires se greffent sur des faits réels. Bien entendu, l'illustre correspondante de guerre se double ici d'une romancière qui transparaît à la fin de chaque section sous la plume du soldat Professeur — tel est son nom —, qui réfléchit tout haut en écrivant des lettres à sa femme imaginaire. L'omniscience à peine voilée de l'auteure lance à la figure du lecteur toute sa philosophie antimilitariste. Plus d'une fois, en effet, on peut lire que l'armée est une machine diabolique qui gomme les personnalités, qu'un militaire sans guerre est un frustré, que la guerre est une « maladie qui vous abîme à l'intérieur, un cancer qui vous bouffe le coeur, un lèpre qui pourrit l'âme ». On retrouve d'ailleurs sous la plume de Professeur, l'alter ego de la romancière, le but premier de ce grand roman : « Raconter les hommes à travers la guerre parce que rien autant que la guerre ne révèle l'Homme, sa bestialité et son humanisme, son courage et certes aussi sa lâcheté. »

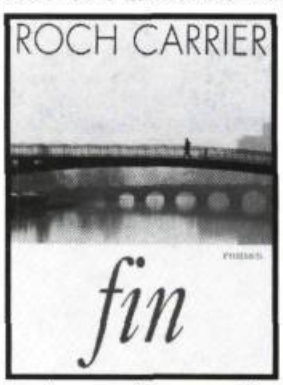
Plus qu'un roman sur la guerre, *Inchallah* s'inscrit dans la lignée de l'essai moralisateur, du livre d'histoire qui traduit l'impuissance de l'humain en regard des forces démesurées du destin, de la Mort qui est l'aboutissement de tout, alors que la Vie n'est que son instrument. Pour écrire un tel livre, il aura fallu bien sûr une discipline monacale, mais aussi une sorte de masochisme qui se triture les méninges pour produire enfin une fresque qui coupe le souffle du lecteur attentif non seulement au déroulement des intrigues mais aussi à la finesse de l'agencement des faits et gestes comme des sentiments humains exarcerbés par tout ce carnage.

YVON BELLEMARE

Fin

Roch CARRIER
Stanké, Montréal, 1992, 143 p.

Le treizième roman de Roch Carrier gravite autour de la décision d'un homme de mettre fin à ses jours. Construit comme la plupart de ses romans, c'est-à-dire plus avec un « argument » qu'avec une intrigue savamment développée et complexe, dans un style aux phrases simples mais d'une rare efficacité, *Fin* raconte les incertitudes d'un ingénieur en béton précontraint qui a décidé de quitter la vie, aussi fragile, aussi pleine de fissures que ce matériau auquel il voudrait accorder des titres de noblesse et auquel il a consacré son existence. Devenu avec son copain Robert un « missionnaire du béton précontraint », chef d'entreprise, il a parcouru le monde, a rencontré ses bonheurs et ses misères, bu et mangé plus que de raison, fait l'amour à une foule de femmes. La faillite aura-t-elle raison de lui ? C'est ce qu'il explique à ses « Très chers », ses descendants et ayants-droit, en leur proposant son testament. Les souvenirs affluent de tous côtés, qui relatent ses bons et ses mauvais moments, les pensées se bousculent dans sa tête qui philosophe à en perdre l'esprit. (Parmi ses réflexions, il en est une qui détonne parce que, comme plusieurs fédéralistes intransigeants, il profite de son



NOUVEAUTÉS

personnage de papier pour injurier ceux de ses compatriotes qu'il nomme « nationalistes » en les traitant de racistes. Ce genre de considération semblait plus acceptable dans *la Guerre, yes sir !* , où l'officier anglais qui accompagne Corriveau à son dernier repos se permet de prendre les Canadiens français pour des « porcs ».) Contrairement aux titres de ses autres romans, qui formaient des phrases, celui-ci a la brièveté d'un point... final. Beau roman à lire, dans la ligne d'*Il n'y a pas de pays sans grand-père.*

GILLES **DORION**

Forêt

J. GAGNON
Québec/Amérique, Montréal, 1992, 114 p (Coll. « Littérature d'Amérique »).

Étrange roman que ce *Forêt* de J. Gagnon ; une réactualisation du mythe du paradis terrestre habité par Adam et Ève qui se fait cette fois-ci sans pomme et sans serpent ! Quelques jours loin de la ville suffiraient pour qu'Adam, rencontré au hasard des bars, finisse par l'aimer comme elle voulait l'être, pensait Ève. Car même s'ils habitent ensemble, ils ne sont pas de véritables amants. En effet, Ève, amoureuse d'Adam, l'héberge tant pour le dépanner que pour lui faire partager ses sentiments et son désir. Cependant, Adam ne peut supporter le contact physique et se renfrogne dès qu'Ève tente de le séduire. C'est alors que naissent les sempiternelles disputes que la pauvre naïve croit régler en amenant son homme dans le seul paradis qu'elle connaisse, la forêt, ce nouvel Éden. Mais tout ce que le grand air pourra faire, c'est de lui ouvrir les yeux. Elle abandonne Adam à son sort au beau milieu de la forêt. Fin de la première partie, et rien, absolument rien n'indique ce qu'il adviendra d'Ève, seule avec ses illusions perdues et ses rêves trompés : « Et elle disparut pour toujours ». Le narrateur n'en a plus que pour les mésaventures d'Adam, un Adam rendu insupportable par le faux-mytère dont il s'entoure et par son immaturité. Aucun détail n'est omis dans le récit de ses efforts terribles pour se sortir de la forêt qu'il déteste, puis de son ultime rencontre : celle de l'homme qui lui fera découvrir son homosexualité.

L'écriture, bavarde et prodigue d'un millier de détails, donne l'impression de cacher un vide qui laisse le lecteur sur sa faim. Pourtant l'invention était belle ; est-ce que ce sont les arbres qui empêchent le lecteur de voir la *Forêt* ?

CHANTAL **SAINT-LOUIS**

Guanahani

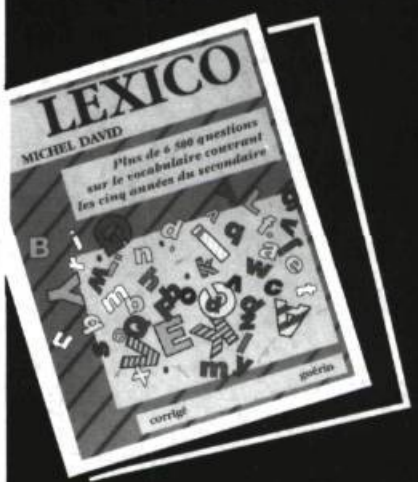
Louis LEFEBVRE
Boréal, Montréal, 1992, 188 p.

C'est une belle histoire que celle que raconte Louis Lefebvre dans son deuxième roman, *Guanahani*. Le récit, simple et alerte, s'apparente plus au conte philosophique qu'au roman historique.

Guanahani, c'est le récit de l'anti-héros. Atobéian, le personnage principal, descendant de la tribu Arawak maintenant disparue, accompagne librement en Espagne Christophe Colomb, surnommé l'amiral Colon, à la suite de son voyage de découverte de l'Amérique. Il réalise ainsi un voyage à l'envers de l'époque des grandes découvertes du Nouveau Monde. Louis Lefebvre donne donc à voir, dans son roman, un homme issu d'une civilisation primitive qui découvre une civilisation entachée de la Renaissance avec toutes ses viscissitudes et ses artifices. Le romancier a réussi à créer un nouveau Candide, plus philosophe, plus moderne dans les propos que celui de Voltaire, et, surtout, une sorte de chaman qui oblige l'Occidental à se demander s'il n'est pas un peu responsable de la disparition de ce peuple indien jadis conquis par l'Espagne.

LEXICO

Michel David



LEXICO

Plus de 6 500 questions sur le vocabulaire pour les 5 années du secondaire et 165 activités

Chapitre 1: la formation des mots
Chapitre 2: la précision des mots
Chapitre 3: le sens d'expressions courantes
Chapitre 4: les nuances du mot
Chapitre 5: les sens du mot
Chapitre 6: des mots incorrects
Chapitre 7: de quel mot s'agit-il?

- **CAHIER D'ACTIVITÉS**
  ISBN 2-7601-2392-8 (309 p.)
- **CORRIGÉ**
  ISBN 2-7601-2405-3 (80 p.)

Guérin, éditeur limitée
4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2
Tél.: (514) 842-3481
Téléc.: (514) 842-4923

NOUVEAUTÉS

L'originalité de l'écriture de *Guanahani* tient au fait que le récit au « je » est transmis à un autre personnage, Fra Bartholomé, qui, en bon moine scripteur, recueille les mémoires d'Atobéian sur tout ce qui concerne sa vie aux Antilles et son arrivée en terre espagnole. Le lecteur ne s'ennuie jamais. L'écriture, narrative, rend compte des lieux fortement visualisés et finement décrits. Les passages sur la mer sont particulièrement réussis. La vision du romancier se double du regard d'un grand voyageur attentif aux traits de civilisation.

Tant pour l'originalité du sujet traité que par l'intelligence qui s'en dégage, *Guanahani* devrait s'ajouter à la liste des lectures suggérées aux élèves du deuxième cycle du secondaire et aux étudiants du collégial.

CÉCILE DUBÉ

Hippogriffe

Anton RISCO
VLB éditeur, Montréal, 1992, 320 p.

Avec *Hippogriffe*, Anton Risco offre un triptyque constitué de deux courts romans et d'un lexique définissant certains des termes de ces récits. La première partie met en scène un dirigeant du futur qui conduit une expérience pour transformer des humains en purs esprits. Deux de ses cobayes redécouvrent paradoxalement les plaisirs d'une union quasi charnelle. La deuxième section se déroule dans un Madrid contemporain. Le personnage central, Carlos, un rêveur invétéré, passe sa vie à imaginer toutes sortes d'histoires délirantes. En dépit des efforts de Juan, un homme d'affaires décidé à le ramener sur terre, Carlos se perd éventuellement dans les rues de sa ville et dans le dédale de ses divagations.

« Il y a des histoires qui sont des labyrinthes». Ce roman de Risco forme ainsi un réseau enchevêtré qui étonne par sa densité. Les liens entre les deux premières parties semblent constamment se métamorphoser et les analogies qu'on croit deviner se révèlent souvent plus ambiguës qu'il n'y paraît d'abord. Les mythes les plus divers sont réinvestis dans cette double quête initiatique, celle de la création d'un surhomme et celle de la recherche de nouvelles idées, toujours plus éthérées. Il faut se perdre avec Carlos dans les méandres de son imagination pour vraiment apprécier le foisonnement d'images que la première partie suggère. *Hippogriffe* se révèle n'être que la concrétisation d'un des choix possibles qui s'offraient au rêveur. Ce choix suggère pourtant des échappées passionnantes dans une variété de directions, aussi étonnantes les unes que les autres.

GEORGES DESMEULES

Le petit sauvage

Alexandre JARDIN
Gallimard, Paris, 1992, 228 p.

Il ne suffit pas d'avoir un imaginaire débridé pour signer illico un roman à succès. *Le Petit Sauvage*, tel un Prince des contes, reconstitue le passé comme par enchantement sans parvenir pour autant à susciter l'enthousiasme, même si l'histoire a un quelque chose d'accrocheur. À la fin de la trentaine, Alexandre — et ouil le même prénom que celui du romancier —, est remué par la voix d'un perroquet qui le fait basculer dans sa petite enfance. Dans la lignée de son ancêtre qui a construit la tour Eiffel, le fondateur d'une entreprise de serrurerie, marié à une Finlandaise qui lui tenait lieu de « bouillotte et de somnifère », retrace son enfance lorsqu'on l'appelait le Petit Sauvage. Ce tissonnage des cendres du passé lui rappelle son dépucelage à 13 ans par une femme d'âge mûr, les escapades juvéniles avec la société des Crusoé, et le conduit dare-dare dans un monde où les interdits sautent, les incohérences s'additionnent, les extravagances se multiplient. Bref, la sacrosainte bonne conduite de l'adulte en prend pour son rhume. Cette folle équipée le conduit à Montréal où il enguirlande sa Manon acoquinée avec un autre, et il s'habitue à l'accent québécois qui semble se confiner seulement « dans la marde! tabarnak, dans la marde »! De désirs en envies, de souhaits en rêves, on lui apprend un jour qu'une maladie mortelle le ronge.

Cette sorte de romantisme à quatre sous auquel nous a habitué l'auteur du *Zèbre* et de *Fanfan* sent trop le moralisateur en mal de recettes faciles. Les entourloupettes de toutes sortes n'arrivent tout simplement pas à créer une connivence généreuse entre le lecteur et le texte émaillé d'ailleurs de dessins naïfs qui n'ont rien de calligrammes suggestifs. Faire le mariolle certes, mais avec un peu plus de finesse, eu égard à l'enfant qui sommeille en tout adulte lecteur.

YVON BELLEMARE

L'amour cannibale

Réjane BOUGÉ
Boréal, Montréal, 1992, 1984, 192 p.

L'Amour cannibale est le premier roman d'une jeune écrivaine issue de la génération de la fin du baby-boom, qui vécut son enfance dans les années soixante au sein d'institutions sociales où s'exumaient, sous le couvert de la Révolution tranquille, les dernières odeurs de sainteté ayant, comme chacun soit, imprégné la culture québécoise.

De sainteté il n'en est point pourtant, dans ce livre qui, avec une assurance tranquille et une étonnante économie de moyens, jette un regard implacable sur le monde et les êtres entourant la petite Catherine, enfant unique d'une famille moyenne du Plateau Mont-Royal. Loin en effet des mythologies usuelles sur la famille québécoise, Réjane Bougé renouvelle ici, par une écriture elliptique d'une très grande efficacité et par le point de vue singulier qu'elle adopte sur ses personnages, un art de la narration que la plupart des romans parus ces dernières années n'arrivaient guère à dégager de la linéarité du récit. Dans cet ouvrage que traverse la prééminence absolue du regard, le travail de l'écriture ne consiste justement pas à ordonner les directions selon lesquelles s'opère dans la réalité le découpage du réel, mais à les poser comme fondement essentiel de l'aventure romanesque. Les perspectives retenues mettent en scène le corps même de l'enfance, dans la vision insistante du désir venant marquer des objets partiels (le Père, la Mère, la Tante), assurant leur cohésion en vertu de l'inquiétant passage du temps, qui rend les êtres à la fois plus familiers, puis étrangers dès que s'amorce le lent éloignement qui les soustrait à la connaissance du corps (« L'été, à la campagne, la mère faisait la sieste même si ce corps se refusait à elle jusque dans le sommeil »).

Il faut lire plus particulièrement comment la dimension de la sexualité trouve non seu-

NOUVEAUTÉS

lement à s'affirmer, mais à structurer de l'intérieur la vision fondamentale de la famille, livrée ici comme intuition enfantine, dans l'indétermination d'un discours qui aura pourtant déjà cristallisé les formes de l'inconscient. Le corps morcelé, déconstruit, disséminé, constitue sans doute à ce titre la matière même de ce livre, et l'inachèvement dont il relève n'a de cesse de renvoyer le lecteur à la source vive du langage, à travers le monde périlleux du désir où l'enfance établit sa parole première.

C'est cette avenue qui nous conduit à la deuxième partie du livre, inégale cependant et infiniment moins troublante, où une Catherine adulte devenue soudain moins plausible, ou plus « mondaine », fait l'épreuve (ô combien contemporaine !) du peu de réalité du monde et de l'amour.

Lise FONTAINE

La très noble demoiselle

Louise SIMARD
Libre Expression, Montréal, 1992, 200 p.

À l'aube de sa mort, Louise de Ramezay se laisse envahir par les émotions. Rongée par la douleur physique, elle plonge dans ses souvenirs et revit les principaux événements qui ont marqué les soixante et onze années de sa vie. Elle revoit sa jeunesse, ses joies, ses peines, ses réussites et ses échecs. On y découvre une femme indépendante qui préférera toujours la liberté à l'amour, les affaires à la maternité. Femme de défis, de forêts et d'aventures, elle n'appartiendra à aucun de ses amants. Elle avoue d'ailleurs elle-même qu'elle n'a jamais su aimer. On la retrouve dans un monde d'hommes où elle exprime une force et une vitalité particulières. Jamais elle ne renoncera à aller plus loin, à dépasser ses propres limites. Fille de Claude de Ramezay, gouverneur de Montréal de 1704 à 1724, elle sauvera sa famille de la ruine, à la mort de son père, et contribuera à apporter une certaine notoriété au nom des Ramezay par ses diverses acquisitions. Pourtant, lorsque cette conquérante dresse le portrait général de sa vie, une certaine nostalgie l'envahit. Des doutes surviennent dans son esprit : A-t-elle fait les bons choix ? Et si elle avait opté pour l'amour ? Et si elle s'était rangée sagement au moindre problème ? Peu importe, il semble bien qu'elle fut heureuse dans son univers de moulins à scie, de contrats à négocier et de gens à charmer pour parvenir à ses fins.

Ce roman historique de Louise Simard, léger mais envoûtant, transporte le lecteur au XVIIIe siècle et fait ressortir les principaux événements de cette période. La paix et la guerre y sont omniprésentes, la passion et le déchirement aussi. On pénètre dans une « vie parsemée de morts », où se dégage une douce sensibilité. Les mots coulent et on s'abandonne totalement au passé. L'auteure réussit brillamment à ressusciter « la Très Noble Demoiselle », un personnage historique méconnu, mais combien riche et intéressant qu'on apprend à connaître au fil des pages.

Julie VACHON

Le secret de Jeanne

Lucile JÉRÔME et Jean-Pierre WILHELMY
Libre Expression, Montréal, 1991, 426 p.

Montréal, printemps 1928, parc Lafontaine : naissance d'un amour passionné entre Jeanne Lebœuf et un jeune pianiste de concert, Yuri Solodukine. Après plusieurs semaines de fréquentation, sous les feux d'artifices de la Saint-Jean, Yuri et Jeanne se réfugient dans la montagne et se laissent naïvement emporter par le désir.

On les sépare avec ruse et cruauté, lui, le riche et doué enfant réfugié de la Russie, elle, la fille cadette d'un petit tailleur, issue d'une modeste famille canadienne-française. Enceinte, Jeanne se retrouve mariée à un homme qu'elle n'aime pas, désabusée, amère. Elle donne naissance à un fils extraordinaire, doué pour le piano dès sa plus tendre enfance, et sur qui elle déverse tout son amour meurtri. Elle le traîne de Montréal à Paris, en passant par New York, assoiffée de gloire, oubliant que, sous le génie de son fils, se cache un être sensible, un enfant comme les autres.

De son côté, après une longue dépression, Yuri devient musicographe. Il suit de loin la carrière de ce petit prodige canadien et le poursuit de ses critiques virulentes, désirant faire souffrir celle qu'il aime encore, ignorant qu'il détruit doucement son propre fils. Jeanne lui révélera-t-elle son secret ? Jusqu'où ira la souffrance de ces deux êtres déchirés qui en viendront à se détester ?

Plus qu'une tragique histoire d'amour, *le Secret de Jeanne* est avant tout un roman historique. Après deux ans de recherches intensives, ses deux auteurs, Lucile Jérôme et Jean-Pierre Wilhelmy, ont su recréer avec

Collection
AU COEUR DU VERBE

Michel David

• **DÉCOUVRIR LE VERBE**
Pour le premier cycle du cours secondaire

DÉCOUVRIR LE VERBE propose simplement d'investir un peu de temps dans l'exploration d'une voie située à mi-chemin entre le dogmatisme (la théorie grammaticale) et le pragmatisme (les exercices avant tout) pour combler cette lacune dans la formation de l'élève. Tout en observant scrupuleusement le programme d'étude du français du ministère de l'Éducation pour le premier cycle du cours secondaire, l'auteur du présent cahier désire donner à l'élève la base théorique qui semble lui faire défaut et les pratiques qui devraient enfin le conduire à une maîtrise acceptable du verbe dans ses productions écrites.

• **CAHIER**
• **CORRIGÉ**

• **DÉCODER LE VERBE**
Pour le second cycle du cours secondaire

DÉCODER LE VERBE est un cahier d'activités exclusivement consacré à l'apprentissage du verbe et il s'adresse d'abord aux élèves du second cycle du cours secondaire. Il offre à ces derniers près de 120 activités et trente tests portant sur toutes les notions que le ministère de l'Éducation du Québec suggère d'aborder dans les classes de 3e, 4e et 5e secondaire.

• **CAHIER**
• **CORRIGÉ**

• **LES CLÉS VERBE**
Pour le second cycle du cours primaire

Guérin, éditeur limitée
4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2
Tél.: (514) 842-3481
Téléc.: (514) 842-4923

NOUVEAUTÉS

précision le quotidien du Montréal de la grande crise économique, jusqu'à celui de la Deuxième Guerre mondiale. Même si l'histoire de Jeanne semble parfois servir de simple support aux éléments historiques mentionnés et tombe souvent dans le romantisme naïf, presque fleur bleue, les personnages attachants, l'écriture agréable et les dialogues vivants font de ce roman une œuvre divertissante.

Anne GUILBEAULT

Les chiens de l'enfer

Pierre FILION
Leméac, Montréal, 1991, 176 p.

Les Chiens de l'enfer est le deuxième roman d'une trilogie qui a commencé en 1989 avec *Lux* et qui, selon l'éditeur, se terminera avec *la Mort de l'âme*.

Au cours d'un voyage en Californie, un couple dans la quarantaine vit la lente mais inexorable dissolution d'une union qui n'a jamais réellement existé. « Nous ne faisons pas le même voyage », constate pertinemment Bob, un informaticien de Montréal qui, somatisant, gèle en plein désert et ne parvient pas à se débarrasser de ses maux d'oreille et de son rhume, tout comme sa compagne d'origine française, Zaza, qui fait ses habituelles crises de foie « Aux côtés de Bob, pense aussi la jeune femme, je [refais] depuis deux ans l'incessant apprentissage de la solitude à deux ».

La diégèse prend somme toute peu de place dans ce roman qui se présente plutôt comme le lieu d'une réflexion à saveur philosophique sur la vie, la mort, le bonheur, l'humanité, le désir, l'amour... et même les pierres ! Cette brisure prend l'allure d'une véritable descente aux enfers, dans un univers qui rappelle à plus d'un titre celui de Dante, à qui, du reste, Bob s'adresse directement tout au long du chapitre 6 : « Notre voyage va de pire en pire », dit-il pertinemment. « À nous deux, Dante [...] À nous deux l'enfer, le purgatoire et le paradis, toute la divine comédie que nous vivons malgré nous ». Le septième et dernier chapitre aboutit finalement à une sorte de surréalité motivée par la fièvre de Zaza et rejoignant bien le monde étrange qui caractérise le référent géographique où se situe l'action, Death Valley, avec ses conditions climatiques difficiles, ses canyons désolés, ses mines abandonnées et ses cratères qui donnent l'impression de ne plus être tout à fait sur la terre. En venant ici par avion « nous avons trouvé l'enfer, Dante, l'infernal enfer de la mémoire de nous ». D'autres intertextes (mythologique, biblique, littéraire, historique...) émaillent ce récit particulier où se relaient trois narrateurs différents parlant au « je ».

Jean-Guy HUDON

Nous avons tous découvert l'Amérique

Francine NOËL
Leméac / Actes Sud, Montréal et Arles, 1992, 323 p.

Le dernier roman de Francine Noël, *Nous avons tous découvert l'Amérique*, n'est pas

une œuvre entièrement nouvelle, puisqu'il s'agit d'une version revue par l'auteure de son récent *Babel, prise deux* (VLB, 1990) .Le volume avait alors comme sous-titre le titre actuel.

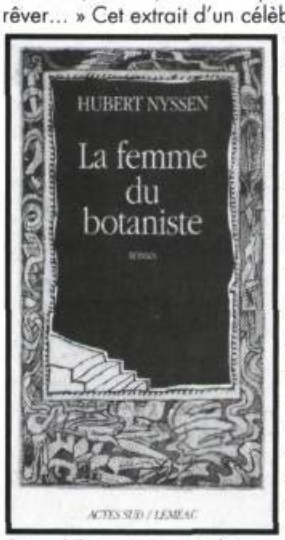
L'essentiel du roman est constitué par un journal intime dans lequel Fatima Gagné livre ses réflexions sur le couple, l'amitié, la responsabilité planétaire; ses préoccupations concernant la complexité des rapports humains mènent à une quête de sa propre identité québécoise. Le titre utilisé en 1990 indiquait bien à quel point la langue est un concept fondamental dans cette définition de l'identité. Orthophoniste, Fatima s'occupe de gens souffrant d'aphasie : elle tente de leur rendre une langue dont ils ont perdu l'usage. Les propos de Fatima nous font voir Montréal comme une Babel des temps modernes, où diverses cultures (et langues) cohabitent. L'idéal, selon la narratrice, serait d'en arriver à une nouvelle Pentecôte. Il y est donc question d'immigration positive (sa meilleure amie est d'origine franco-espagnole et se définit comme québécoise) et de résistance à l'intégration (les Italiens qui parlent anglais ; les Juifs hassidiques qui refusent tout contact avec les goym). La question nationale demeure toutefois à l'arrière-plan, toujours présente mais subordonnée à celle de l'espace personnel, du territoire intime à préserver. Ce sont d'abord ses propres fantasmes, ses propres difficultés amoureuses que Fatima essaie de comprendre en rédigeant son journal. La complexité du personnage est bien rendue par le choix de ce type de narration qui permet d'adopter un ton intimiste, introspectif. De plus, la crédibilité du personnage est augmentée par des allusions fréquentes à divers événements survenus au cours de l'année 1988: mort de Félix Leclerc, BPC de Saint-Basile-le-Grand...

Gilles PERRON

La femme du botaniste

Hubert NYSSEN
Actes Sud/Leméac, Arles et Montréal, 1992, 194 p.

« Mourir, dormir, dormir et pourquoi pas rêver... » Cet extrait d'un célèbre monolo-



gue shakespearien, placée en épigraphe au texte, donne le ton à la *Femme du botaniste*, huitième roman d'Hubert Nyssen. Poète, essayiste, romancier, il propose, avec sa dernière œuvre, un récit d'aventures, donquichottesque, où chevauchent allègrement les chimères et les désirs de conquête de l'impossible et de « l'inaccessible étoile ».

Sur le point de mourir, l'écrivain Ernest des Ombiaux confie à Max, nain vif d'esprit qui lui est fidèle, la mission de pénétrer dans la chambre d'Odile, femme du botaniste. Venu pour accabler la femme, Max va rapidement être séduit par sa beauté. À

NOUVEAUTÉS

la fois messager et extension d'un maître obsédé par des faims et des amours inassouvies, Max fait tout pour qu'Odile s'éprenne de lui. Tout pour que le fantasme, l'inaccompli, se réalise. « [...] il était à nouveau sous l'emprise du vieil homme dont la mort prochaine hissait les délires et les fantaisies au rang de nécessités » (p. 20). Max deviendra donc tour à tour prestidigitateur, musicien, torero, funambule : grandeurs et audaces « sans lesquelles il n'est point d'éblouissement » (p. 97).

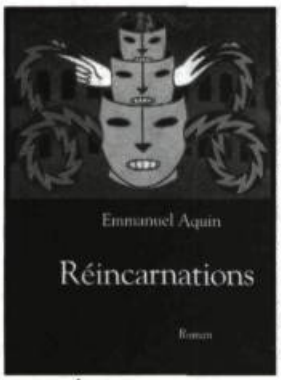
Opposant à la mort les prodiges et la magie de l'existence humaine, Nyssen, avec une langue qui, à l'image du héros, gambade, ose et ensorcelle, offre un roman plein d'humour et de vie. Roman de la prouesse, de l'accomplisement, roman onirique. Le rêve n'est-il pas la seule voie connue afin d'aborder le seuil de l'impossible ?

Louis-Jean THIBAULT

Réincarnations

Emmanuel AQUIN
Boréal, Montréal, 1992, 173 p.

Emmanuel Aquin nous invite, au cours de ses multiples « réincarnations », à partager



ses fantasmes scatologiques. Mais l'envoûtement que crée sa prose colorée s'évapore bien rapidement lorsqu'il se laisse charmer par des exutoires littéraires d'où émane une certaine simplicité. Éliminant toute contrainte d'ordre logique, par l'instauration d'un héros comateux, Aquin saute à pieds joints dans un univers de divagation, sans parvenir à y entraîner son lecteur, par trop égaré. L'ironie cinglante qu'il préconise dans sa peinture d'une société viciée — derrière laquelle il se barricade pour blâmer les critiques qui s'acharnent sur son livre —, s'enlise rapidement dans une révolte qui mitraille aveuglément les institutions, sans autres justifications apparentes que le coma dérivatif du héros. Profitant de cette absence de balises narratives un peu facile, le protagoniste se couronne Dieu-créateur et s'adonne, dès lors, à la distribution de meurtres sordides et gratuits. Il quittera une seule fois la neutralité géographique et historique, pour situer le meurtre quelque peu grossier du Président au long nez, incarnation maléfique, dans le le cadre de l'Assemblée nationale... La psychopathie atteint son point culminant lorsque le héros se suicide, pour ainsi revivre sans cesse le fil de ses jours.

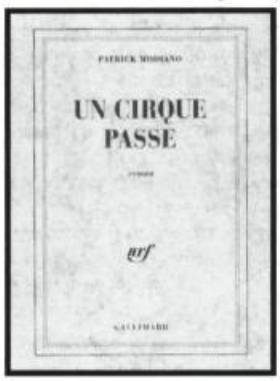
L'inégalité de *Réincarnations* permet à certaines tirades de s'évader de cette atmosphère sans fondements. Des moments d'un humour efficace parsèment çà et là le récit, mais Aquin avale de ses chimères visqueuses, ces exceptions réjouissantes.

Éric FALARDEAU

Un cirque passe

Patrick MODIANO
Gallimard, Paris, 1992, 153 p.

Les habitués de Modiano le savent déjà : la lecture de ses récits engendre invariablement l'impression de réintégrer toujours la même œuvre, en l'occurrence une entreprise constituée de plus d'une quinzaine de romans, à laquelle vient de se greffer *Un cirque passe*. L'histoire s'entrevoit donc avant d'avoir ouvert le livre : un jeune homme (le narrateur), dont l'identité nous échappe, croise une jeune femme tout aussi indéfinie, voire presque irréelle. De cette rencontre naît une atmosphère mystérieuse, feutrée, légèrement alanguie, qui rappelle aussi bien le roman policier que l'histore d'amour (l'atmosphère Modiano). Le seul élément inattendu, le dénouement, ne crée qu'une demi-surprise : nous qui avions appréhendé tout au long du roman le départ de Gisèle : « J'ai craint qu'ellle ne m'appelle plus », « Je me suis demandé si elle n'allait pas disparaître pour de bon », sommes étonnés de constater qu'un accident de voiture l'emporte bêtement. Toutefois, répétition n'est pas sy-



ORTHO-FICHES

ORTHO-FICHES
sur la langue française

Michel David

Cahier d'activités s'adressant aux étudiantes et aux étudiants des 5 années du secondaire

✔ **ORTHOGRAPHE GRAMMATICALE**
✔ **CONFUSIONS HOMONYMIQUES**
✔ **ORTHOGRAPHE D'USAGE**

Ce nouveau cahier d'activités s'adresse à tous les élèves du secondaire qui cherchent à maîtriser les connaissances orthographiques inscrites au programme des cinq années du secondaire. L'utilisateur se rendra rapidement compte que ORTHO-FICHES est original à plus d'un titre. En offrant à l'élève 74 fiches sur l'orthographe grammaticale, 28 fiches sur les confusions homonymiques, 41 fiches sur l'orthographe d'usage ainsi que tous les corrigés, cet ouvrage lui permet de couvrir toutes les notions dont il a besoin pour arriver à des productions écrites d'une grande qualité orthographique. Enfin, l'un des avantages de ce cahier — et non le moindre — est de fournir à l'élève un outil de qualité tout au long de son secondaire. À tout moment, il aura la possibilité de réviser des connaissances acquises antérieurement ou d'apprendre de nouvelles notions orthographiques au programme des années suivantes.

• Cahier d'activités
ISBN 2-7601-2346-4 (346 p.)
• Corrigé
ISBN 2-7601-2386-1 (90 p.)

Guérin, éditeur limitée
4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2
Tél.: (514) 842-3481
Téléc.: (514) 842-4923

NOUVEAUTÉS

nonyme de manque d'imagination. Certes, le récit de Modiano n'ébranle ni les théories narratologiques, ni les thématiques romanesques : sa véritable originalité se manifeste par la simplicité et la clarté du langage, le style fluide, l'ambiance qui capte le lecteur dès les premières phrases et le porte à la rêverie, l'univers fascinant malgré son apparente banalité où vivent des personnages effectuant une quête obscure de l'autre ou peut-être d'eux-mêmes. Bref, avec *Un cirque passe*, Modiano se montre égal à lui-même, c'est-à-dire impeccable et enveloppant.

Valérie LAURIAULT

Appalaches

André PRONOVOST
Boréal, Montréal, 1992, 336 p.

Très chère Amérique, belle, étrange, tu inspires l'amour ou la haine, tu fascines des millions de gens devant qui tu fais miroiter des richesses infinies, des femmes plus que jolies et un éternel bonheur... Le tout agrémenté d'une musique endiablée qui paralyse le cerveau, entretient le rêve, polit le mythe. Que se cache-t-il derrière ta façade de chrome, qui sont ces êtres qui te peuplent, qui se façonnent ? Hanté par une Amérique Hollywoodienne, le héros du roman *Appalaches* décide de partir en excursion et de remonter à pieds l'*Appalachian Trail*, « ... ce sentier qui renonce à la violence et aux compromis chancelants d'un siècle au bout de son rouleau, et qui remonte l'inconscient d'une Amérique ayant perdu le fil de ses pensées et, qui plus est, failli à sa promesse. »

Prisonnier d'un chagrin d'amour qui ne veut pas guérir, notre marcheur laisse derrière lui ses amis de jeunesse pour se lancer sur l'*Appalachian Trail*, seul, à la recherche de la liberté intérieure et de « la plus bellle fille d'Amérique ». Construit sous forme de journal de voyage, le roman entraîne le lecteur le long des Appalaches, lui faisant découvrir les paysages magnifiques et sauvages de ces montagnes, les petites villes et leurs habitants qui les côtoient. Le récit du voyage est pris en charge par le héros lui-même qui décrit avec précision les étapes de sa marche. Il aurait été très intéressant de plonger plus pronfondément dans la conscience du personnage, qu'il révèle son cheminement intérieur plus que sa progression physique et ses déboires sexuels... Du roman se dégage surtout une poésie enchanteresse, présente d'un bout à l'autre du livre à travers de stupéfiantes descriptions de lieux et de personnages. L'écriture sensible et sensuelle d'André Pronovost, écriture amusante et parfois ironique, donne tout son charme et sa fraîcheur à cette œuvre d'aventures.

Anne GUILBAULT

Un apprentissage ou le livre des plaisirs

Clarice Lispector
Des Femmes/Antoinette Fouque, Paris, 1992, 190 p.

Quel merveilleux roman que ce livre de Clarice Lispector ! La sempiternelle histoire d'amour devient, comme l'indique pertinemment le titre, un apprentissage : celui de deux êtres qui essaient de connaître un amour, différent, inédit ; celui aussi où il faut apprendre à percevoir l'autre au-delà de ce qui le constitue comme individu. Ulysse, un professeur de philosophie à l'université, s'éprend de Lori, une institutrice fraîchement débarquée à Rio de Janiero. Si le désir gouverne leurs premières rencontres, petit à petit celui-ci fera place à une toute autre relation fondée sur cette espèce d'« aura » mystérieuse qui semble caractériser les deux partenaires. L'un et l'autre ne peuvent se satisfaire d'un amour banal et constatent la part de merveilleux qui loge en eux. De rendez-vous en recontres improvisées, ils s'étudieront mutuellement, apprendront à se connaître à partir de ce qu'ils ont de plus profond en eux : les pulsions de vie.

Mais il ne s'agit pas de changer le rapport à l'autre pour tout transformer, il faut aussi changer le monde en jetant sur lui un regard différent afin d'en extraire le sublime qui est tout entier contenu dans le quotidien. Inutile de chercher ailleurs, ni plus loin ; tout est là à la portée de la main, sous les yeux. Lori et Ulysse vivront donc cet apprentissage mutuel et échapperont à ce qui use l'amour et le rend tellement périssable. On pourait encore parler de cette écriture précise, de ces phrases qui, à tout moment, nous habitent et nous hantent. Et puis on renonce à toute description. Il faut lire ce petit pour se laisser porter par ce flux d'images, cette démarche initiatique bouleversante... Publié pour la première fois au Brésil en 1969, ce roman, l'un des plus achevés de Clarice Lispector, méritait depuis longtemps cette traduction française. Le public-lecteur de Marguerite Duras s'y sentira à l'aise et découvrira qu.il est possible de sublimer l'amour sans tomber dans le mélodrame passionnel.

Roger CHAMBERLAND

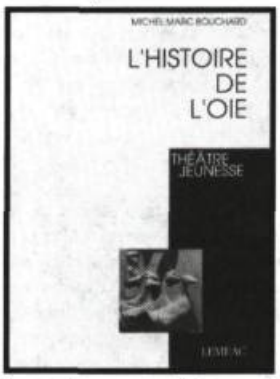
NOUVEAUTÉS

THÉÂTRE

L'Histoire de l'oie

Michel Marc BOUCHARD
Leméac, Montréal, 1991, 56 p.
(« Théâtre jeunesse »)

Derrière son titre anodin, *l'Histoire de l'oie* cache un récit allégorique sur la violence dévastatrice dont sont victimes les enfants, sur les bouleversements émotifs qu'elle crée et sur les mécanismes de répétition qu'elle peut programmer. Maurice, un homme dans la trentaine, revit un épisode crucial de son enfance perturbée dans le décor « austère » d'une maison de campagne à la fin de l'été 1955. L'adulte, oppressé par un souvenir traumatisant, raconte par la médiation de l'oiseau de compagnie de l'enfant, l'oie Teeka, cette journée de ses neuf ans où son univers affectif a basculé. Par touches successives, se révèlent les sévices en escalade subis par le garçon, les rapports de violence qu'il reproduit avec son oie et que celle-ci répète à son tour dans un



enchaînement de violence qui s'institutionnalise et est perçu de façon fataliste : « C'est *comme ça* que ça marche pis on peut rien faire. Rien ! »

Des liens troubles se tissent dans cet enchâssement en écho de bourreaux et de victimes et les rapports de force jouent des ressources du chantage et des manipulations. Cette violence qui se donne des airs d'innocence amorale écorche les cœurs et les corps ; la seule issue proposée se situe du côté de la fabulation. Maurice (enfant) s'invente une jungle où il est Tarzan alors que Teeka, simple oie de ferme dont les plumes sont menacées de remplir un oreiller, transforme la baignoire en mer et rêve de s'envoler puisque les anges ont copié leurs ailes sur celles de sa race. L'enfant lui brisera le cou : « J'étais son seul ami. J'étais son bourreau ». Dans une démarche évitant la tentation du *moralisme et par une approche* efficacement allusive où les sous-entendus sont menaçants, Michel-Marc Bouchard pénètre dans les couches inconscientes des rouages de la violence abjecte. Son personnage adulte en reste meurtri : « La rage de cet orage continue de sévir au centre de mon être. J'en espère un jour l'accalmie »

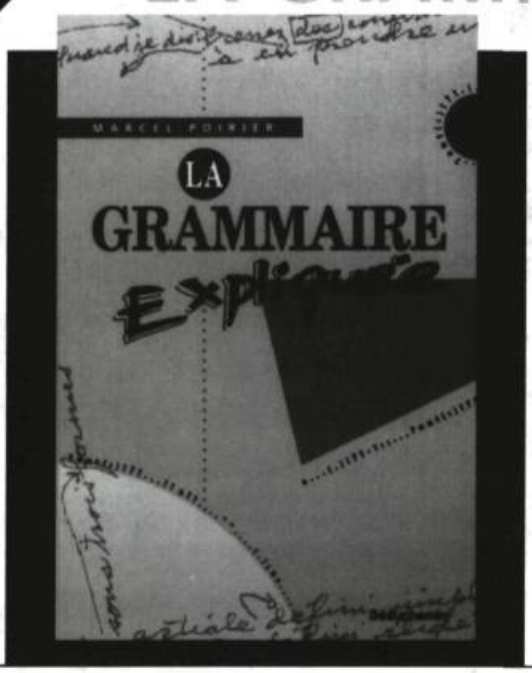
GILLES GIRARD

NOUVEAU!

Beauchemin

Partenaire de l'éducation depuis 150 ans

LA GRAMMAIRE EXPLIQUÉE



Auteur : Marcel Poirier

Unique, concise, simple, cette grammaire s'adresse aux adultes de tous âges.

Cette grammaire se distingue des autres par son approche pédagogique. L'auteur passe d'abord en revue la nature des mots, puis leurs fonctions.
L'accent y est mis sur la règle proprement dite plutôt que sur les exceptions. L'index, à la fin du livre, facilite la consultation.

Un **cahier d'exercices avec corrigé** accompagne l'ouvrage.

Disponible en librairie

NOUVEAUTÉS

Marcel poursuivi par les chiens

Michel TREMBLAY
Leméac, Montréal, 1992, 69 p.

L'univers sombre et cru de Marcel et de Thérèse peut se décoder à travers la filiation intertextuelle des « Chroniques du Plateau Mont-Royal » ou la filière théâtrale allant d'*En pièces détachées* à *Albertine en cinq temps*. « J'ai commencé en écrivant leur apocalypse, je vais finir par leur genèse », confirme Michel Tremblay. Thérèse vit avec l'obsession d'une vengeance contre sa mère Albertine qui l'aurait privée d'affection et contre Maurice qui l'aurait exploitée affectivement et professionnellement. Son jeune frère de quinze ans, Marcel, lui servirait d'instrument pour ce dédommagement moral. Ce dernier, qui vient d'être témoin d'une scène sanglante et dont l'esprit est déjà troublé et la sensibilité, exacerbée, trouve refuge dans son univers fantasmatique. Son imaginaire est concrétisé sur scène par un chœur de tricoteuses commentant ce récit à deux voix et contestant le déroulement chronologique de la fiction en dévoilant des bribes du futur. Ce chœur de Parques qui filaient et coupaient le fil de la vie se mue ici en tricoteuses bienveillantes et protectrices dont les noms de la coryphée et de ses filles (Florence, Rose, Violette et Mauve) embaument l'étoffe des rêves de Marcel.

Thérèse est fille de la nuit, de club, des fonds de bouteille, des colères incontrôlées qui sourdent de ses démons, du bas ; Marcel est attiré par le haut, il y a « des oiseaux dans sa tête dévastatrice », les hantises d'un réel sordide lui font chercher des échappées du côté de la lumière, de la folle du logis qu'il va rejoindre.

Drame de la vengeance, mais peut-être plus encore tragédie de la parole dans laquelle la sœur et le frère déballent à tour de rôle les secrets qui les hantent. Tous les événements se sont déjà déroulés au début de la pièce, l'action — très classique en ce sens — se situe au seul niveau du Verbe, d'une parole mettant progressivement le cœur à nu et assumant toutes les vertus du faire. Parfois, des dérapages font glisser la pièce du côté du mélo ; la « fausse fausse couche », l'enfant cachée pendant des années et « l'instrument de ma vengeance », le scénario planifié pour les représailles, des personnages évoqués trop typés : Gérard « qui braille tout le temps », Maurice « la sangsue », « le rat ». Ces outrances n'invalident pas pour autant un drame poignant sur la dialectique réalité-onirisme, où ces forces s'affrontent et donnent plutôt raison aux tenants du rêve.

GILLES GIRARD

TRIPTYQUE

C.P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4

(514) 524-5900/525-5957

Gérald Côté
Les 101 blues du Québec
(essai et anthologie)
249 p., 19,95 $

Gérald Côté relate, en un premier temps, l'histoire et les connotations socio-musicales du blues aux États-Unis et, en un deuxième temps, les couleurs qu'il prit au Québec à partir des années 60. Suit une **anthologie** de textes de 101 blues québécois, de Plume Latraverse à Michel Rivard en passant par Robert Charlebois, Sylvain Lelièvre et Offenbach.

Louise Champagne
Chroniques du métro
135 p., 14,95 $

Quelques-uns de ces récits sont réels, d'autres totalement fictifs, alors que certains, issus de l'imaginaire collectif des voyageurs souterrains, ont dû être écrits de toute urgence pour éviter qu'ils ne se produisent réellement.

Chose certaine, quand vous refermerez ce livre, le métro de Montréal n'aura plus jamais le même visage pour vous.